



UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE
DÉPARTEMENT DES LANGUES

3^e édition

PRINTEMPS DES POÈTES

du Département des langues

L'éphémère

RECUEIL DES POÈMES

PRINTEMPS
DES
POÈTES

Financé par la
cvéc

Textes choisis par le Jury (David Castañer, Carrie Chappell, Christian Galdon, Canela Llecha Llop, Aurore Payet, Maud Yvinec)

Ouverture

Être membres du Jury d'un concours de poésie à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne : quelle drôle d'idée avons-nous eue là ! Qui étions-nous pour juger de la valeur des strophes, vers, phrases, syllabes, voyelles, que nous soumettaient les candidats ? D'ailleurs, peut-on juger la poésie ? N'est-elle pas ce puissant langage de l'âme capable d'élever vers l'universel les joies et les tristesses, les colères et les envies de chaque expérience humaine ? Comment soumettre alors quelque chose d'aussi beau et fondamental au concours – ce triste exercice de classification, de hiérarchisation par le critère, somme toute assez pauvre, de qualité ?

Autrefois, c'étaient les rois et leurs Cours qui attribuaient les lauriers aux grands poètes lors de ces cérémonies qu'on appelait les Jeux Floraux. Mais nous ne sommes ni des rois, ni des courtisans. Pire : nous ne sommes guère certains que la poésie doive garder des liens avec le politique. La remise des prix avait beau avoir lieu au printemps 2022 dans l'appartement Décanal de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, surveillée de près par l'immense et si incomplète devise « Aux grands hommes la patrie reconnaissante », nous restions persuadé·e·s que la poésie, comme les mauvaises herbes, poussait plus facilement dans les interstices des pavés que dans le ventre des grands monuments.

Alors si nous n'étions ni des reines ni des rois, qu'étions-nous pour pouvoir ainsi juger de la poésie ? Hélas, nous étions presque toutes et tous enseignant·e·s. Or, vous savez qu'en matière de création, il faut se méfier des professeurs comme de la peste ! La poésie souffre autant d'être enchaînée au pouvoir qu'au savoir. Nous devons ici remercier Aurore Payet, seule étudiante du Jury, qui nous a aidés à combattre nos penchants maniaques, cette tendance que nous avons à vouloir tout corriger au stylo rouge, lunettes au bout du nez et pouce léché pour mieux tourner les pages. Il aurait été criminel de lire ces trois-cents poèmes comme on lit un examen, car vous y avez déposé le souvenir de vos premiers amours, de vos espoirs, de vos délires et aussi de vos deuils, de vos cauchemars et de vos craintes – et elles étaient nombreuses en cette année de crise globale. Les lectrices et lecteurs que nous sommes avons été ému·e·s par votre sensibilité, votre humanité et par la richesse de vos expériences.

Ni rois, ni professeurs. Nous avons compris enfin que les seuls à pouvoir juger la poésie ce sont celles et ceux qui la lisent. C'est en vous lisant ensemble d'ailleurs que nous avons saisi à quel point la poésie s'impose d'elle-même, avec une forme d'évidence. Lors des phases de sélection, nous sommes tombés spontanément d'accord sur les poèmes qui nous semblaient les plus marquants. La complexité et l'intensité d'une expérience vécue ou d'un sentiment relèvent de l'incommensurable et chacun des poèmes que nous avons reçus en porte la trace. Cependant, la poésie n'est pas seulement une transcription de l'expérience, mais une adéquation entre cette expérience et la manière de l'écrire – à moins que la poésie ne soit qu'un jeu d'écriture, dont chaque poète fixe les règles. Spinoza parlait de la force des idées vraies qui s'imposent sur les autres. Certains poèmes

que nous avons reçus faisaient preuve de cette force par l'originalité du thème ou du récit, par le ton adopté, par le courage d'expérimenter de nouvelles formes, par l'exactitude atteinte dans le maniement des mots. Ce sont ceux que vous allez lire à continuation.

Celui qui écrit le fait à un moment donné de l'histoire de la langue et de la littérature. C'est pourquoi, si elle n'est pas parfaitement maîtrisée, l'utilisation de genres poétiques anciens, de tournures consacrées, de rimes pluriséculaires et de clichés érodés peut provoquer du bruit et affaiblir l'œuvre. Cela était d'autant plus dangereux que le Printemps des poètes avait choisi pour thème de l'année « L'Éphémère », un mot qui fonctionne comme un panneau de signalisation vers l'autoroute des mots à réputation poétique. Il fallait pourtant se méfier du chant de cette sirène car enfermer la poésie dans un registre de langue classique ou soutenu revient à se priver de l'ensemble d'autres géographies de la langue. Tout registre a sa place dans la poésie et les lauréat·e·s de ce concours le prouvent assez bien, elleux qui convoquent aussi bien des mots vulgaires, des insultes vieillottes, des concepts abstraits, des adjectifs populaires, que des mots de la vie courante. La force poétique d'un mot ne dépend pas de son pedigree. De la même manière, les poèmes choisis illustrent la porosité des frontières du genre : certains poèmes sont des récits, d'autres des aphorismes et d'autres des chants. Certains choisissent des formes traditionnelles en strophes et vers au décompte syllabique régulier, d'autres expérimentent avec la traduction de formes étrangères comme le haïku ou reprennent le poème en prose et la prose poétique.

Vous l'aurez compris : nous n'avons aucun art poétique à vous transmettre. En revanche nous avons indiqué, lorsque nous les connaissions, la discipline et l'année d'études des lauréat·e·s pour que la diversité de leurs parcours soit évidente. C'est peut-être là ce que nous avons appris de meilleur : le miracle de la poésie peut frapper partout et à n'importe quel âge. Pourvu que ce soit vous au prochain printemps !

David Castañer

(Maître de conférences Département des Langues, HiCSA, co-président du Jury)

Mélancolie immortelle

Comme tous les jours, je descendais la rue en pente, qui m'amenait à mon sale trou. Mal fringué, mal coiffé, la tête crasseuse, les pieds dans la mélasse, j'étais fou. Ah ! La chienne de vie ! Merde à la reine d'Angleterre ! Moi je m'en fous qu'elle nous ait déclaré la guerre puisque je suis malheureux. J'avançais doucement, l'estomac vide, quand je m'aperçus qu'un cabot me suivait lentement. Fous le camp sale cabot fils de chien ! Il était là, et me suivait lentement à ma cadence. Ses deux yeux brillaient lorsque je le regardais et sa queue bougeait. Je pris un caillou et lui lança au loin. Le toutou regardait le caillou dévaler la rue en pente, puis me fixait comme pour dire : « je suis fatigué, j'ai faim, et tu veux me faire courir ? ». Ah ! Idiote de vie ! Voilà trois jours que je mange des miettes, et maintenant tu me colles un cabot sur les bras. Mais va-t'en ! Allez, crampon, je ne veux pas de toi, tu ne comprends donc rien ? Le chien me regardait - la brave bête, elle m'aimait. Oui monsieur ! Elle m'aimait, moi, Alexandre, moi qui n'avais pas de coeur et elle qui en avait, et m'avait mal jugé. Je sentais son regard heureux, heureux d'être prêt de moi. Oh ! Et puis tu l'auras voulu allez ! Monte plus vite tu verras - et nous montions chez moi. Le chien ne fut pas déçu, au contraire cet imbécile bougeait la queue. Oui, tiens ! Ah ! Bouger la queue ! Que pensait-il donc ? Être au palais ? Avec rien à se foutre sous la dent ? Bien sûr trois petits pois, une cuillère de pot au feu, une petite tête de poulet... Des poussières, c'était tout. Ca me dégoûtait. Je lui jetais le tout à la gueule, à sa gueule de chien. Il s'en foutait, et ne bouffait rien. Nom d'un chien, tu ne bouffes pas ? Oh ! Le menu ne lui plaisait pas, et je nettoyait tout. Puis tous les deux, on s'endormait. Le lendemain, la vie recommençait pour moi, elle commençait pour lui. On se levait. On descendait les étages du palais. Ce jour-là, j'étais de garde et je m'asseyais sur le trottoir. Le cabot à côté de moi m'embrassait et me léchait le cou, bons copains qu'on était, et le temps passait... Tout d'un coup, la saloperie de chienne d'en face lui fit de l'oeil. Il se précipita de l'autre côté. Une bagnole passa. Il est crevé ! Je me précipitais à mon tour et c'est fini... Garce de vie ! Je me fous de tout ! Du travail, de la cocarde, du pape et de tous les chiens du monde ! Mais pas du mien. Il m'aimait trop. Et pendant qu'un groupe d'idiots regardait le cabot, moi, je m'allongeais sur la chaussée, les deux mains sur la tête. Pour la première fois de ma vie, je chialais.

Raphaël Le Boudec (L3 Droit-Economie)

(1^{er} prix)

Empreinte

La nuit qui s'éteint, ta main qui me quitte
L'océan qui fuit et les algues mortes
Peu m'importe
Puisque les souvenirs demeurent encore

Malo Vantilcke (L3 économie)

(2^e prix)

Une vie

Premier souffle,
Tu regardes avec candeur,
Tu souris avec chaleur,
Premier rire.

Dernier rire,
Tu souris avec labeur,
Tu regardes avec douleur,
Dernier souffle.

Lévy Mikhal (2e année Double licence Science politique/Philo)

(3^e prix)

Le monde sans loi des papillons de nuit

-

Il est de ces scènes qui ne sont vues que de nuit.

Tic

Ca tape contre le verre, j'ouvre ma fenêtre

Le bruit m'irrite, la répétition exagère. TAP

Ca veut exister.

TAP

Ca se fracasse le front.

Velu, poilu, les poils, ça déborde et ça frappe

J'attends. Je-

Tac

Métronome sans loi

Silence

Tap Tap

Fracas d'un squelette contre le jaune.

Des yeux flous. Des mots engourdis qui écrasent la langue.

CRAC

L'os cède.

Il tombe, je me recouche, lui git sur le béton.

Le crane brisé.

Pas de sang

Pas de justice

Une mort

Discrète.

Louis Jeandel (M2 Philosophie)

(4^e prix)

Les Oliviers

Demain, dès l'aube, à l'heure où résonne l'appel de la foi,
Je m'y rendrai.
Vois-tu, il n'est de plus bel endroit.
Par la vallée, par le mont, par les pavés mouillés,
J'y serai, courant sous la rosée.

Un dédale de ruelles aux noms bibliques,
Où la soutane et le voile se croisent sans fin.
Devant ce spectacle je reste statique,
Un calme qui embrasse la ville seulement le matin,
À la lueur du jour, lorsque l'âme rencontre l'esprit.

Bientôt, frappée par des vies meurtries,
Ville trois fois saintes,
Ces nombreux visages me fascinent.
Tantôt douce, tantôt brutale, toujours lumineuse, jamais éteinte.
Elle me berce le temps d'une étreinte.

Mais l'uniforme vient s'imposer.
Contraints de vivre au rythme de ces échauffourées,
Ce ne sont plus les mêmes chants qui résonnent dans la cité.
Nostalgique de la douceur matinale,
Je le savais, cette terre d'olivier est instable.

Sur cette terre, l'arbre ne sait s'il protège le voleur ou le volé,
Le champ ne sait s'il nourrit le còlon ou le colonisé.
Sur cette terre, pleine de ferveur et de bonté,
Qui semble parfois avoir égaré son humanité,
Je veux vivre.

Et je chéris un espoir,
L'esquisse d'un paysage sans fer,
Même si le rameau est brisé,
Et que la paix est éphémère.

BIDJOU Sirine (Master 2 CIAMO)

Comme un brasier-poème

L'ébauche à la grâce effilée s'est échappée
Sur le papier blanchi, d'un simple trait tangent.
Peinte à l'encre de coquelicot pour former
À la lueur des mots des prairies enchantées,
Vois, cela est long, pour le crayon d'un enfant
Que germent les semences de l'éternité.

Elle fouille elle fouille elle fouille elle fouille
La frêle main les frasques obscènes de l'enfance
Au seuil de l'indicible où frappe l'insouciance.
Et lorsque fougueux ton oeil cherche sa confiance,
Tu peux l'entendre s'offusquer : "Je me débrouille !".

Tout de même ! Attention ! Freine ton appétit,
Prends garde je t'en prie, prends garde à l'in/fini
Que tu fendilles habile, furi-eusement.
Il ne faut dévoiler les secrets de l'ébauche
Pour ne pas enlever sa valeur à l'instant.

Soudain tonne le grand calme. Le jeune artiste
Semble bouleversé par l'urgence insondable
De s'enfuir au-devant d'un Ailleurs véritable.
Lassé de trifouiller, il jette son pinceau
Et vogue ailleurs, curieux, au gré de ses sursauts.

Advient l'heure enfin de rendre le temps infirme.

On fait alors de l'art un magma somptueux
Afin d'irradi-er l'instinct de braises sourdes.
Oui ! J'aimerais mieux que demeure sous le feu
L'Insaissable sens de la beauté des mots.

Ainsi l'inachevé forgera le grandiose ;
Car que reste-t-il à déceler dans la chose

Achevée ?¹

Mathieu PICQUENOT. (Double licence Lettres/Philosophie)

¹ Je ne suis pas certain d'en avoir terminé...

Délétère

Au théâtre le plus tendancieux
Du presque-rien,
L'aussitôt d'un instant qui d'emblée se termine.
Je m'épris de passion
Pour un rat venu d'en bas.

J'écumais les couloirs
D'un sabbat dans l'hôpital.
J'aspirais à envier
La rudesse de la vieillesse.

C'est dans ce défilé infernal
Que se meurt cet hôpital.

Cet éphémère des ouvrages verts
Où les fleurs mal-aimées devenaient jaune.
Cet éphémère des ombrages verts
Où l'opposition était bleue, et rouge l'amitié.

C'est pourtant dans les milieux les plus délétères
Que s'épanouissent les éphémères.
Ces insectes éclosent d'un éclat mortifère
Car leur immanente fin broie l'acier et le fer.

Le roitelet leur chante bien gaiment
À quel point c'est avec panache que la vie se déploie.
Les éphémères n'en ont cure,
Ils vivent sans que jamais ne batte
Leur coeur d'un aimant instant
Au beau milieu d'un millier d'amants.

Yuna Le Gall (Double licence 1 de science politique et de philosophie)

Désir Amer

J'ai son odeur partout sur moi,
Sur mes lèvres, sur le bout des doigts.
Sourire doucement, à demi,
Tendresse infinie.

Puis ce blanc.
Elle s'efface et l'air se glace,
Besoin d'espace.
Je brûle dans le froid, impuissant.

Ses ombres la tourmentent,
Le bleu me ronge,
Le corps est là, l'âme fuyante

Chaque caresse est-elle un songe ?
Ce désir a un goût amer,
D'Ephémère.

Matthieu Marchand (Double L3 Science politique Philosophie)

Vestiges

Ce sont ces quelques paroles, glissées à l'oreille
Qui, il fut un temps, m'ont fait voir monts et merveilles
Alors que tes grands yeux sincères me criaient
Ton amour indéfectible ; oui, je le croyais
Apte à surmonter les brutales agressions
Que la cruelle vie aurait à nous soumettre.
Étendue au sein du brouillard le plus profond,
J'espérais ne jamais connaître ce mal-être.

Oui, ce sont ces mots, prononcés dans un murmure,
Promesse euphorisante d'un lointain futur,
Qui engendrèrent la discordance des temps,
Dans l'esprit insinua le doute, lentement.
Tandis que dans l'assourdissement de ton âme
Ignorante, baignaient tous les maux de mes larmes
Tes mots engloutis dans le sillage du néant
Disparaissaient au loin, emportés par le vent.

Cependant, mots de travers, paroles en l'air,
L'incapacité de revenir en arrière,
Et tes phrases dansent en boucle dans ma tête.
Malgré leur éclat fané, rien ne les arrête.
Dans l'effervescence de l'exaltation née
Des idéaux éternels que j'imaginai,
Ces mots précieux que tu ne diras plus jamais
Ne sont que des vestiges, partis en fumée

Mais dans ce cas que faut-il penser ? Et que croire ?
Alors que nos lendemains par leur trouble attestent
Qu'ils ne sont que l'esquisse vaine d'un espoir ;
Quand les paroles s'envolent et les écrits restent.

Léna MICHELIN

UFR.08 Géographie Licence 1^{er} année

Remerciements

Les membres du Jury tiennent à remercier très chaleureusement la CVEC pour leur aide financière, la direction du Département des Langues pour son indéfectible soutien, la direction de la Communication pour son travail de suivi impeccable et, bien sûr, l'ensemble de participant.e.s de ce concours, sans qui rien de tout cela ne serait possible.



pantheonsorbonne.fr

